

Impossible de recharger ; car mes pistoles étaient partis avec mon cheval et mes fontes ; quant à atteindre l'orme dont j'ai parlé, c'était impossible : le bison était entre lui et moi : filer tout droit dans la direction contraire, voilà tout ce que pouvait me donner la perspective de cinq minutes de répit. Je tournai les talons et me mis à coarir.

Je pouvais courir aussi vite que bien des individus et, dans cette occasion, je fis de mon mieux, mais, en moins de deux minutes, j'eus conscience que le bison gagnait sur moi ; il marchait presque sur mes talons, je compris cela au bruit qu'il faisait, car, il ne me laissait pas le temps de me retourner pour regarder en arrière

* *

A ce moment apparut devant moi quelque chose qui promettait d'interrompre cette chasse d'une manière ou d'une autre

C'était une sorte de fossé ou de ravin qui coupait perpendiculairement mon chemin. Ce fossé avait plusieurs pieds de profondeur ; le fond en était desséché et les talus étaient à pic.

J'étais presque sur le bord que je ne l'avais pas encore aperçu, mais aussitôt il me vint à l'idée qu'il m'offrirait un moyen de sécurité au moins temporaire... Que je pusse seulement le franchir ! J'étais convaincu que le bison n'arriverait pas à en faire autant.

C'était un vrai saut à exécuter : au moins dix-sept pieds. J'avais franchi plus que cela dans mon temps, et, sans ralentir mon allure, je franchis le fossé d'un saut.

* *

J'atteignis heureusement le bord opposé et je pus tourner la tête pour voir mon *chasseur*. Je comprenais maintenant combien j'avais été près de mon heure dernière. Le bison était déjà au bord du ravin. Si je n'avais pas pris mon élan de suite, j'aurais pour l'instant dansé au bout de ses cornes.

Pour lui, il n'avait pas fait le saut, la profondeur du ravin l'avait effrayé, et je supposais bien qu'il ne pourrait franchir cet obstacle.

Maintenant, campé sur le bord opposé au mien, la tête baissée et les naseaux grands ouverts, sa queue battait les poils luisants de ses flancs, tandis que ses yeux brillants donnaient une très exacte idée de sa rage déconcertée. Je vis que mon coup de fusil avait fait sa besogne à son épaule. En effet, le sang coulait le long des poils.

* *

Je commençais à me féliciter d'être ainsi heureusement hors d'affaire, quand un rapide coup d'œil, à droite et à gauche, coupa net à mon bonheur.

Je vis que les deux côtés, à une distance de cinquante pas au plus, le fossé, de moins en moins profond, se terminait dans la plaine, et qu'à chaque bout la route était libre.

Le bison observait cela en même temps que moi, il vira et se mit à courir le long du ravin, avec l'intention évidente de le contourner.

En moins d'une minute nous étions encore du même côté, et ma situation m'apparaissait aussi terrible qu'avant. Je me retournai rapidement et je sautai une deuxième fois le fossé, et de nouveau nous fûmes chacun sur un bord opposé.

* *

Durant toutes ces manœuvres, j'avais pensé à mon fusil et, voyant que j'avais maintenant le temps de recharger, je cherchai ma poire à poudre. A mon grand étonnement, je ne pus mettre la main dessus. Je cherchai la courroie sur ma poitrine : elle n'y était pas ; la ceinture et mon sac à balles, tout était absent. Je me rappelai, en me creusant la tête pour savoir où j'avais pu laisser tout cela, que je m'en étais débarrassé pour dépouiller le buffle : tout était resté près de la carcasse.

Cette découverte me causa un vif désappointe-

ment. Par ma négligence, j'étais maintenant à la discrétion de mon adversaire. Il ne m'était pas possible d'aller chercher mes munitions. Avant d'être à moitié chemin, je serais rejoint par le bison. Je n'avais plus de temps à consacrer à des regrets superflus ; l'animal avait de nouveau tourné le fossé et était encore du même côté que moi, et je dus exécuter un troisième saut.

En réalité, je ne me rappelle pas combien de fois je franchis le ravin, soit en avant, soit en arrière. Je pense que cela arriva bien une vingtaine de fois, et je commençais à me fatiguer de cet exercice. Maintenant, le saut était juste tout ce que je pouvais donner, en faisant de mon mieux, et ma faiblesse augmentait à chaque répétition. J'étais persuadé que je finirais par aller m'abîmer contre le bord opposé du fossé, à pic et rocailleux. Je serais même simplement tombé au fond, que l'animal aurait pu facilement arriver jusqu'à moi en entrant dans le ravin, par l'une ou l'autre des extrémités. Je commençais à craindre une issue fatale. Cette brute, pleine de rancune, ne manifestait aucune velléité de se retirer. Au contraire, ses nombreux désappointements semblaient la rendre plus acharnée dans son ressentiment.

* *

L'idée me vint de regarder autour de moi, pour voir si rien ne m'offrirait un peu plus de sécurité. Il y avait bien les arbres mais ils étaient trop

éloignés, le seul qui fût près était justement celui auquel mon cheval avait été attaché. Il n'était pas très gros, comme tous ceux de son espèce, — c'était un peuplier du Canada, — et il n'avait pas de branches près du sol. Je savais que je pourrais grimper en embrassant le tronc, qui n'avait pas plus de six pouces de diamètre ; si je pouvais atteindre le peuplier, il devait certainement m'offrir une meilleure protection que le fossé, dont j'avais bien cordialement assez. La question était d'arriver à l'arbre avant le bison.

Il était à peu près à quatre cents pieds de moi. En manœuvrant adroitement, je pouvais gagner une avance de moitié. Qu'avec cela, il se conduisit convenablement, et tout serait bien.

* *

J'arrivai à l'arbre et je sautai dessus comme un acrobate, mais je sentis, en grimpant, la respiration bruyante du bison derrière moi, et les coups qu'il portait à l'arbre faillirent me faire tomber sur ses cornes. Après quelques efforts, je parvins enfin à m'installer dans les branches. J'étais maintenant hors de tout danger immédiat ; mais comment allait finir cette aventure ? Je savais, par l'expérience d'autres chasseurs, que mon ennemi pouvait rester des heures au pied de mon arbre, voire des jours. Des heures suffisaient largement, car je ne pouvais demeurer longtemps dans cette situation. Après avoir supporté le grand soleil, la poussière

